

CHAPITRE XXV

CE QUE PÈRE ET MÈRE RACONTENT ENCORE
LE CHOLÉRA DE 1866 A ANVERS. — UN MAGNIFIQUE DÉVOUEMENT

Madame Verlinde était, elle aussi, très au courant des choses du « bon vieux temps. » Née à Anvers, elle y avait passé toute sa vie. Depuis sa jeunesse, quels changements dans l'aspect de la vieille et vénérable cité !

Mère se rappelait fort bien les anciennes fortifications sur l'emplacement desquelles s'étendent maintenant les avenues larges et magnifiques.

— De ce temps-là, affirma la bonne dame, la ville d'Anvers était loin d'avoir la superficie qu'elle couvre de nos jours.

— Soit, répliqua le père Verlinde. Mais on peut dire la même chose de la plupart de nos grandes villes... Jadis je visitai à plusieurs reprises, la vieille cité de Gand. Eh bien ! je ne m'y retrouve plus... Parlez-moi de Bruxelles ! Quelles modifications profondes depuis trente ans ! Quant au littoral, il a vu naître toute une série de villages importants.

— Pour moi, reprit madame Verlinde, je ne puis parler que de ma ville natale. La gare centrale — misérable baraque en planches — se trouvait hors de l'enceinte de la ville. Ce que nous appelons actuellement le quartier du Sud, était, alors, un immense terrain où se cultivaient les céréales et les fourrages.

A cette époque, la chaussée de Malines et la rue Carnot présentaient le même aspect que la route qui, de nos jours, mène de Berchem à Vieux-Dieu. Actuellement, des rues bien bâties s'y étendent à perte de vue. La ville d'Anvers s'est embellie ; nous avons des rues superbes, des avenues, un parc, des...

— Ajoutez, dit M. Verlinde, qu'au point de vue hygiénique, nous sommes également en progrès.

— Evidemment. Aussi, certaines épidémies qui, autrefois, exerçaient souvent leurs ravages parmi nous, n'affligent plus guère la population d'Anvers.

— C'est que, de nos jours, on les combat d'une manière plus efficace.

— J'étais encore toute jeune, reprit madame Verlinde, lorsque le choléra, maladie terrible et trop souvent mortelle, éclata à Anvers. Je m'en souviens comme des choses d'hier. C'était en 1866, au mois de mai. Un grand bateau, ayant à bord quelques centaines d'émigrants, venait de quitter le port. Deux de ces pauvres gens étaient tombés malades ; on les avait transportés à l'hôpital Sainte-Elisabeth. Ils succombèrent au choléra... A peine le bateau se trouvait-il devant Calloo, que de nouveaux cas se déclarèrent. Le capitaine voulut débarquer les malades ; mais les habitants du village l'en empêchèrent. On lui permit heureusement de transporter les cholériques au fort de Liefhensboch.

— Or, l'épidémie se propagea avec une effrayante rapidité, faisant, à Anvers, de nombreuses victimes. La pauvre ville connut, alors, les affres de la mort. Rarement, le choléra pardonne. Les cholériques sont en proie à d'horribles souffrances. Ils tremblent de froid; leurs corps se couvrent de taches bleuâtres, et des vomissements ininterrompus les affaiblissent rapidement... Quelquefois, la mort vint frapper, dans l'espace d'un jour, toute une famille : le père, la mère, deux, trois, quatre enfants... Ton grand-père, Jean, franchit le seuil d'une maison où le cadavre de la mère gisait sur le plancher; deux petits enfants pleuraient près du corps de cette victime du fléau...

Furtivement, Jean, qui avait le cœur sensible, s'essuya les yeux.

— Grand-père, continua madame Verlinde, s'empessa de conduire à l'hôpital les pauvres petits... Nous habitons non loin de la place du Steuvenberg. Cette place était, alors, un cimetière. Une chaussée, venant de la ville, y conduisait en ligne droite. Plusieurs fois par jour, des corbillards lourdement chargés passaient devant notre maison. Certaines rues étroites étaient barrées; personne ne pouvait les traverser.

— Pourquoi, mère, l'administration communale avait-elle décrété cette mesure?

— Parce que ces petites rues étaient autant de foyers de l'épidémie cholérique. — A l'hôpital des enfants, les médecins avaient à soigner plus de trois cents garçons et petites filles malades. A l'hôpital Sainte-Elisabeth, plus de douze cents décès dans l'espace d'un mois! Quelle misère, mon fils! Un immense voile de deuil semblait couvrir la ville entière. — Un soldat, appelé au camp pour accomplir son terme de service, avait trois enfants. En rentrant chez lui, le malheureux ne retrouva pas un seul de ces petits êtres chéris... Un ami de grand-père rentra chez lui en bonne santé. Une heure après, il sentit les premières atteintes du choléra. Transporté à l'hôpital, il y succomba, le même jour. Heureusement de braves gens avaient le courage de soigner les cholériques.

— N'était-ce pas dangereux mère?

— Que si! Plusieurs de ces héros tombèrent victimes de leur dévouement, Mademoiselle Teichmann (1), fille du gouverneur de la

(1) Constance Teichmann naquit à Anvers, le 16 juin 1824. Artiste pleine de talent, elle fit revivre, parmi ses concitoyens, l'amour de la musique. Les pauvres, les malheureux, les malades n'avaient pas de meilleure amie. Sa noble vie fut toute de charité. M^{lle} Teichmann mourut en 1896.



province, donnait à tous l'exemple d'une charité héroïque. Elle se rendit souvent à Calloo et à Liefkensboch, et dans les hôpitaux de la ville, s'asseyait tous les jours au chevet des malades. Cette noble jeune fille prenait dans ses bras les pauvres petits orphelins, les emportait chez elle, leur vouait les soins les plus tendres.

M^{lle} Teichmann a fait un bien immense.

— Elle ne fut pas atteinte de cette maladie terrible?

— Non, mon fils, et cela tenait du miracle. Elle fréquentait les endroits où le choléra faisait le plus de victimes, mais Dieu la préserva de la contagion. Vers le mois d'août, le fléau disparut. Il y avait alors, à Anvers, un nombre effroyable de veuves et d'orphelins...

— Le choléra ne s'est plus déclaré depuis?

— Non, répondit M. Verlinde. Il y a quelques années, il fit son apparition chez nos voisins, les Hollandais, mais d'efficaces mesures sanitaires eurent tôt fait d'écarter le danger. Pourtant, l'épidémie a fait quelques victimes, en Belgique comme au Pays-Bas. L'autorité communale d'Anvers eut soin de faire remettre aux domiciles des habitants, un avis imprimé indiquant les moyens préservateurs. Tout bateau venant de Hollande devait s'arrêter à Liefkensboch à l'effet de subir la visite sanitaire. Au moindre symptôme inquiétant, on le mettait en quarantaine. Or, mon fils, la prudence constitue la meilleure arme contre toutes sortes de maladies. On vous apprend, à l'école, ce qu'il

faut faire pour conserver intact le trésor de la santé. L'organisation de nos hôpitaux répond à toutes les exigences de l'hygiène la plus rigoureuse. Les malades qui souffrent d'affections contagieuses sont installés dans des bâtiments spéciaux, séparés des autres. Le service de la voirie se développe rapidement. Notre système d'égouts se perfectionne. Nos rues sont larges, nos places plantées d'arbres. Au temps jadis, l'on se moquait des lois de l'hygiène ; aucune mesure prophylactique n'enrayait les ravages des maladies contagieuses. Il y a des siècles, les rues n'avaient aucune espèce de pavage ; les habitants des villes, peu conscients du danger auquel ils s'exposaient, entassaient devant leurs habitations toutes sortes d'ordures. Au moyen-âge, la peste, la « suette » et d'autres maladies contagieuses fauchaient quelquefois la moitié de la population d'une ville.

— C'est ce que l'instituteur nous a dit. Cependant les pestiférés devaient s'installer dans de petites maisons hors de l'enceinte de la ville ?

— Oui, on chassait les malades, mais on ne faisait ni peu ni prou pour combattre le fléau lui-même. Quelle situation ! J'ai vu un tableau représentant des pestiférés. Ces malheureux râlaient sur la voie publique.

CHAPITRE XXVI

CE QU'ON FAIT ACTUELLEMENT POUR LES MALADES LA FLEUR DE LA REINE

— Actuellement, reprit M^{me} Verlinde, l'on fait beaucoup pour les malades. Songe, mon Jean, à la « Fleur de la Reine ».

— Parfaitement, la petite rose !

— On la vendit pour la première fois, le 24 juillet 1910, anniversaire de la reine, au prix de dix centimes. Tout le monde se parait de la petite fleur. Le produit de la vente fut affecté à la caisse de la Ligue contre la phtisie. La phtisie, maladie terrible qui pardonne rarement, fait d'innombrables victimes, surtout parmi les ouvriers. La Ligue envoie les malades

A. HANS

Du Temps de Grand-Père



L. Opdebeek - Editeur - Anvers

Du Temps

de Grand-Père...

Dessin de Edm. Van OFFEL

